

## La Normandie dans quelques romans d'Octave Feuillet (1821-1890)



Octave Feuillet ! Auteur de l'immortel *Roman d'un jeune homme pauvre* (1858), maître du « roman mondain », combiné avec le « roman de la victime » – voir Charles Mérouvel – dramaturge à succès, académicien... reconnaissons qu'il ne figure plus sur la liste des écrivains les plus connus aujourd'hui. Et pourtant, ce natif de Saint-Lô, où il devait revenir pour y résider pendant une quinzaine d'années entre 1859 et 1875, fut fort prisé sous le Second Empire, notamment du lectorat féminin, sensible à la justesse de ses analyses et de ses



portraits de femmes<sup>1</sup>. Ne fut-il pas surnommé « le Musset des familles » ?

Plusieurs de ses romans sont disponibles sur Gallica, sur Google Livres ou en format livre, notamment *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, *Histoire d'une Parisienne* (1881), *Julia de Trécœur* (1872), *Le Journal d'une femme* (1878), *Monsieur de Camors* (1867), *Les Amours de Philippe* (1877), *La Morte* (1886)...

Henry Bordeaux vint à Saint-Lô le 5 mars 1922 pour commémorer le centenaire d'Octave Feuillet. Voici un extrait de son discours qui concerne le rapport du romancier à la Normandie :

« [...] pas ou peu de décors chez Feuillet, et cependant, s'il emmène ou situe ses personnages en province, on respire aussitôt l'air de la Normandie. À quelques traits on la devine, on l'imagine, on la voit : des pâturages gras et verts où paissent de grands bœufs, des pommiers en fleurs, une ruine comme la tour d'Elven, le château de Trécœur, près de Torigny, avec sa large avenue de vieux ormes qui sont des hêtres en vérité, les sites sauvages de la Hague, les bois, les falaises et la mer qui brise.

Il sait bien l'influence apaisante des vieilles maisons et des allées où se sont posés nos pas d'enfant. Celui de ses héros qui peut-être lui ressemble dans son retour au pays natal — je dis : peut-être, tant il a mis de scrupules à ne pas se révéler lui-même dans ses livres et à demeurer un écrivain objectif à la façon des maîtres d'autrefois — Philippe de Boisvilliers se sent tout repris et calmé, quand il rentre au château paternel, fatigué de la vie et désenchanté des passions, rien qu'à refaire les promenades anciennes, rien qu'à respirer le parfum de la terre, à écouter les bruits familiers de la maison. »

Bel éloge, mais qui élude le caractère stéréotypé des quelques descriptions du paysage normand que l'on trouve dans les romans d'Octave Feuillet, comme le montrent les citations suivantes.

---

<sup>1</sup> « Le cœur des femmes est un organe infiniment plus délicat que le nôtre. L'exercice incessant qu'elles lui donnent y développe des facultés d'une finesse et d'une subtilité auxquelles la sèche intelligence n'atteint jamais ; c'est ce qui explique leurs pressentiments, moins rares et plus sûrs que les nôtres. » (*Julia de Trécœur*).

## *Monsieur de Camors (1867)*

### Résumé

Matérialiste, athée, M. de Camors croit à l'honneur. En effet, son père, aussi matérialiste que lui mais plus cynique, lui a laissé un singulier testament où il lui explique que le matérialisme est bien mal interprété par les sots et les faibles et qu'il rejette les préceptes de la morale vulgaire, ce que l'on appelait autrefois la vertu. En revanche, il prône l'honneur, défini comme estime de soi. Si un matérialiste ne peut certes être un saint, il peut être un gentilhomme. Reconnaisant à son fils bien d'heureuses dispositions, il lui indique que son seul devoir consiste à les développer et d'en jouir avec plénitude. Qu'il use sans scrupule des femmes pour le plaisir, des hommes pour la puissance, mais ne commette rien de bas ! Et M. de Camors trouve dans ce testament paternel, une foi, un principe d'action, un plan d'existence. S'il n'use pas des hommes pour la puissance étant à la fois un riche rentier et trop gentilhomme pour déroger en travaillant, il use largement des femmes pour le plaisir. Il séduit la femme d'un de ses camarades de collège et, quand elle lui a accordé les ultimes faveurs, il l'assure de son profond mépris. La pauvre en meurt de chagrin. Puis, repoussé par une dame vertueuse, il prend pour maîtresse la femme de son vieil ami, le colonel de la Roche-Jugan. Enfin, pour détourner les soupçons, il épouse, sans amour, la fille de la dame vertueuse...

M. de Camors [...] demanda un peu de patience à la vieille eau-de-vie du général, alluma un cigare et sortit. Il demeura quelque temps accoudé sur la petite balustrade de la terrasse qui s'étendait devant la maison, regardant devant lui. La nuit, quoique belle et pure, enveloppait d'un voile épais les vastes campagnes. Un imposant silence, étrange pour des oreilles parisiennes, régnait au loin dans les plaines et sur les collines comme dans les vides espaces du ciel. Par intervalles seulement, un aboiement lointain s'élevait tout à coup, puis s'éteignait, et tout retombait dans la paix.

M. de Camors, dont les yeux s'étaient peu à peu habitués à l'obscurité, descendit l'escalier de la terrasse, et s'engagea dans la vieille avenue, qui était aussi sombre et aussi solennelle qu'une cathédrale à minuit. La barrière franchie, il se trouva dans un chemin vicinal qu'il suivit à l'aventure.

À proprement parler, Camors, jusqu'à cette époque de sa vie, n'avait jamais quitté Paris. Toutes les fois qu'il en était sorti, il en avait emporté avec lui le bruit, le mouvement, le train mondain et l'existence artificielle; les courses, les chasses, les séjours au bord de la mer ou dans les villes d'eaux ne lui avaient jamais fait connaître en réalité ni la province ni la campagne. Il en eut alors la vraie sensation pour la première fois, et cette sensation lui fut odieuse. À mesure qu'il s'avançait sur cette route silencieuse, sans lumières, sans maisons, il lui semblait qu'il voyageait dans les sites désolés et morts d'un paysage lunaire. Cette région de la Normandie rappelle les parties les plus cultivées de la vieille Bretagne. Elle en a le caractère agreste et un peu sauvage, les pommiers et les bruyères, les couverts épais, les vertes vallées, les chemins creux, les haies touffues. Il y a des rêveurs qui aiment cette nature douce et sévère, même dans son repos nocturne. Ils aiment tout ce qui frappait alors les sens indifférents de M. de Camors, ce silence même et cette paix des campagnes endormies, l'odeur des prairies fauchées le matin, les petites lueurs vivantes qui brillent çà et là dans l'herbe des fossés, le ruisseau invisible qui murmure dans le pré voisin, le vague mugissement d'une vache qui rêve, et au-dessus de tout cela le calme profond des cieux.

M. de Camors marchait toujours devant lui avec une sorte de désespoir, se flattant sans doute de rencontrer à la fin le boulevard de la Madeleine. Il ne trouva que quelques chaumières de

paysans éparses au bord du chemin, et dont les toitures basses et moussues semblaient sortir de cette terre féconde comme une énorme végétation. Deux ou trois des habitants de ces taudis respiraient l'air du soir sur le seuil de leur porte, et Camors put distinguer dans l'ombre leurs formes lourdes et leurs membres déjetés par le rude travail des champs. Ils étaient là muets, immobiles, et ruminant dans les ténèbres, pareils à des animaux fatigués. M. de Camors, comme tous ceux que possède une idée maîtresse, avait coutume, depuis qu'il avait adopté pour règle de vie la religion de son père, d'y rapporter toutes ses impressions et toutes ses pensées. Il se dit en ce moment qu'il y avait sans aucun doute entre ces paysans et un civilisé comme lui une distance plus grande qu'entre ces paysans et les brutes des forêts, et cette réflexion le confirma dans le sentiment d'aristocratie farouche qui est un des termes logiques de sa doctrine. Il venait de gravir une côte assez raide, du haut de laquelle il entrevoyait d'un œil découragé un nouvel horizon de pommiers, de meules de foin et de confuse verdure, et il s'apprêtait à retourner sur ses pas, quand un incident inattendu l'arrêta sur place un bruit étrange avait soudain empli ses oreilles. C'était un agréable concert de voix et d'instruments, qui, dans cette solitude perdue, tenait du rêve et du miracle. La musique était bonne et même excellente [...].

[...]

M. de Camors se dirigeait de sa personne vers l'habitation de M. des Rameures, sur laquelle il avait fini par obtenir des indications assez exactes. Il suivit le même chemin que la veille, passa devant le bâtiment d'aspect monastique où respirait madame de Tècle, donna un coup d'œil au vieux chêne qui lui avait servi d'observatoire à lui-même et découvrit, environ un kilomètre plus loin, le petit édifice à tourelles qu'il cherchait. On pouvait le comparer à ces résidences idéales qui ont fait rêver tous nos lecteurs dans leur heureuse enfance, quand ils lisaient au-dessous d'une gravure en taille-douce cette phrase attrayante Le château de Valmont était agréablement situé sur le sommet d'une riante colline. C'était une aimable perspective de prairies en pente, vertes comme l'émeraude, et même davantage, et semées çà et là de gros bouquets d'arbres; puis des parterres ornés de grands vases, des petits ponts blancs jetés sur des ruisseaux, des vaches et des moutons retirés à l'ombre, et qui auraient pu figurer dans un opéra-comique, tant le poil des vaches était lustré, et tant la laine des moutons était blanche et mousseuse.

## ***Julia de Trécœur (1872)***

### **Résumé**

Menant une vie déréglée, Raoul de Trécœur fait souffrir sa femme, la douce Clotilde, mais choisit leur fille Julia. L'enfant a le caractère capricieux, farouche et passionné de son père. Celui-ci meurt subitement, et, après deux ans de veuvage, Clotilde épouse un ami de la famille, M. de Lucan. Surprenant une conversation entre sa mère et son futur beau-père, Julia s'évanouit ; elle décide d'entrer temporairement au couvent.

Quelques mois après le mariage, Julia, à seize ans, décide de prendre définitivement le voile : elle demeure hostile à M. de Lucan. Sa mère souffre de cette décision. Pierre de Moras, un cousin de Clotilde, confie alors à son ami Lucan son amour pour la jeune fille. Au cours d'une visite au couvent, Clotilde apprend à sa fille que M. de Moras l'aime ; Julie renonce aussitôt à sa résolution et, trois mois plus tard, épouse Pierre.

M. de Lucan se retire dans son domaine de Vastville<sup>2</sup>, dans le Cotentin. Il le fait découvrir à Clotilde, qui en apprécie les beautés austères. Julia et Pierre de Moras annoncent leur arrivée à Vastville. Julia est restée capricieuse et changeante.

Une relation trouble se développe entre Julia et son beau-père, jusqu'à ce que ce dernier prenne conscience qu'entre eux naît un inavouable amour. Lucan cependant la repousse. Elle se précipitera du haut d'une falaise avec son cheval, sans que Lucan, qui eût pu l'arrêter, l'en empêche : Moras, qui assiste à la scène et a tout deviné, retient le bras de son ami.

Vastville, domaine patrimonial de la famille de Lucan, est situé à peu de distance de la mer sur la côte occidentale du Finistère normand. C'est un manoir à toits élevés et à balcons de fer ouvragé, qui date du temps de Louis XIII et qui a remplacé l'ancien château, dont quelques ruines servent encore à la décoration du parc.



Vastville, église Notre-Dame

Il se cache dans un pli de terrain très ombragé, et une longue avenue de vieux ormes le précède. L'aspect en est singulièrement retiré et mélancolique à cause des bois épais qui l'enveloppent presque de tous côtés. Ce massif boisé marque sur ce point de la presqu'île le dernier effort de la végétation normande. Dès qu'on en franchit la lisière, la vue s'étend tout à coup sans obstacle sur les vastes landes qui forment le plateau triangulaire du cap de la Hague : des champs de bruyères et d'ajoncs, des clôtures en pierres sans ciment, çà et là une croix de granit, à droite et à gauche les ondulations lointaines de l'Océan, tel est le paysage sévère, mais grandiose, qui se développe tout à coup sous la pleine lumière du ciel.

## ***Les Amours de Philippe (1877)***

### **Résumé**

Philippe de Boisvilliers est issu d'une longue lignée normande ; son mariage est convenu alors qu'il n'est encore qu'enfant. À l'âge adulte, il va étudier le droit dans la capitale et il préfère la vie parisienne à la morne solitude provinciale. Tout en prétendant viser une carrière juridique, il rêve de triompher comme dramaturge. Sa première œuvre est un échec cuisant qui entraîne la rupture avec l'actrice qui tenait le rôle majeur. Son deuxième amour le transforme en prisonnier de la marquise de Talyas... Au cours d'un rapide voyage dans sa Normandie natale, Philippe croise Jeanne qu'il devait épouser par arrangement. L'enfant s'est épanouie en une femme désirable... Tout finira bien.

---

2 Aujourd'hui orthographié Vastville et ayant le statut de commune déléguée de la commune nouvelle de La Hague.

Dans un des cantons les plus boisés de la verte Normandie, au cœur de l'ancienne province du Perche, on voit s'élever, à l'extrémité d'une longue avenue d'ormes, une habitation qui paraît dater du temps de Henri IV et qu'on appelle dans le pays le château de La Roche-Ermel. C'est un simple pavillon flanqué aux angles de deux tourelles aiguës ; il y a d'un côté de la cour une petite chapelle d'une époque antérieure, et de l'autre le colombier seigneurial. Les La Roche-Ermel sont une des plus anciennes familles du pays, mais non des plus riches. Le comte Léopold, qui en représentait vers le milieu de ce siècle la branche principale, était l'aîné de trois enfants, et la part d'héritage qui revint à chacun d'eux ne dépassait pas une douzaine de mille francs de rente. C'était trop peu pour entretenir le château et pour y vivre avec dignité. Cette vieille résidence patrimoniale semblait donc condamnée à passer dans des mains étrangères, quand elle fut sauvée de cette profanation par un trait de dévouement qui n'est pas sans exemple dans les familles nobles. Le frère et la sœur du comte, lui firent donation de leurs biens, renonçant l'un et l'autre à tout avenir, à toute destinée personnelle, et confondant tout leur être dans celui de leur aîné et du chef de leur maison. Ces deux grands cœurs accomplirent cette action avec simplicité, et leur frère l'accepta de même parce qu'il l'eût faite comme eux.

Ces La Roche-Ermel étaient très estimés dans la contrée environnante. Ils suivaient le siècle avec bonne grâce, bien qu'avec la réserve qui seyait à leur nom. C'était d'ailleurs une forte race imposant le respect par des qualités morales et même physiques qui semblaient chez elle héréditaires. Le comte Léopold était un homme d'une stature baronniale, d'une mine calme et intrépide, d'une politesse exquise et un peu alarmante. Pendant qu'il expérimentait ses faucheuses mécaniques et qu'il faisait couronner ses élèves dans les concours agricoles de la région, son frère Charles-Antoine, qu'on appelait le chevalier, veillait au jardin, à la bibliothèque, à la cave et au baromètre. Il avait le goût de la botanique et passait des heures charmantes à étudier les mousses de l'avenue. Il était en outre musicien passionné : sa timidité l'empêchait de produire ses talents en public; mais il n'était pas rare d'entendre fort avant dans la nuit des sons de flûte assez doux sortir de la tourelle qu'il habitait.

La sœur Angélique-Paule présidait discrètement aux œuvres de charité, qui tenaient une large place dans les traditions de la famille. Elle rangeait le linge, composait les menus et confectionnait les confitures. Dans l'intervalle de ces soins domestiques, elle peignait sur vélin des fleurs et des oiseaux, en fredonnant de vieilles romances où il était question de bergers entreprenants et de bergères inflexibles :

Lucas, Lucas, réprimez votre ardeur !  
Quand mon troupeau, guidé par sa bergère,  
Sous les ormeaux, vient chercher la fraîcheur,  
L'ombrage, et l'onde pure, et la brise légère,  
Tout vous dit avec moi : réprimez votre ardeur !

[...]

On était alors aux premiers jours de juin, et la matinée était radieuse. Les ormes des avenues, aux troncs argentés, offraient au soleil de midi leurs hautes cimes parées de verdure nouvelle. Les haies et les revers des fossés étalaient, au milieu des mousses et des fougères, une mosaïque de fraîches couleurs, où les primevères jaunes, les jacinthes indigo et les violettes d'un bleu clair se mêlaient aux arums sauvages à demi cachés dans leurs capuchons pâles. Des prairies et des bois voisins s'élevaient, avec des bruits d'insectes et des craquements d'ajoncs, de vagues effluves aromatiques. Philippe s'arrêtait de temps en temps pour écouter, pour respirer, pour se souvenir. – À droite et à gauche de l'avenue qu'il suivait, des barrières coupant les clôtures par

intervalles s'ouvraient sur des champs et sur des herbages. En passant devant une de ces barrières, Philippe ne put s'empêcher d'admirer une prairie qui s'étendait alors devant lui, et dont tous les pommiers étaient en fleur. Entre les pommiers clairsemés une herbe épaisse poussait, constellée çà et là de boutons d'or et de marguerites blanches. Quelques vaches rumaient et rêvaient dans ce gras pacage avec une évidente béatitude.

En s'approchant davantage, il vit qu'il y avait aussi une femme au milieu du pré : il crut d'abord que c'était une servante de ferme qui venait traire les bêtes. En y regardant mieux, il reconnut qu'elle n'avait ni le costume ni la tournure d'une servante. Elle paraissait être en contemplation devant une vache noire et blanche, d'un poil et d'un aspect particulièrement distingués, et on eût même dit qu'elle lui parlait ; puis elle alla à quelques pas cueillir dans la haie des plantes vertes et de jeunes pousses d'arbre, revint à la vache et lui présenta les friandises qu'elle avait récoltées pour elle. Quand l'animal eut terminé ce repas délicat auquel elle avait assisté avec un grand sérieux, elle lui frappa doucement sur le mufle, caressa sa fine robe lustrée, et lui dit adieu. – Elle se dirigea alors en droite ligne vers la barrière derrière laquelle Philippe s'était arrêté. Tout en marchant, elle se baissait de temps à autre, et plongeait dans l'herbe, encore pleine de rosée, ses deux mains, qu'elle avait sans doute un peu salies en faisant sa moisson dans la haie; elle les frottait ensuite l'une contre l'autre, puis les levait en l'air en les agitant au soleil comme deux éventails. Quand elle ne fut plus qu'à une faible distance de la barrière, elle vit tout à coup l'étranger qui se tenait là et qui l'examinait curieusement. Elle cessa d'agiter ses mains, les essuya avec son mouchoir et poursuivit sa marche.

## **BIBLIOGRAPHIE**

SEILLAN Jean-Marie, « Stéréotypie et roman mondain : l'œuvre d'Octave Feuillet », *Loxias*, 2007, disponible en ligne <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=1684>